

Chronique des années 1960.

Durant toutes ces années, des articles de journaux ont été conservés, en voici quelques uns relatant quelques évènements marquants de notre ville :

La Seyne sur mer.

Remerciement à Monsieur Albert Masoni

Il paraît loin le temps où « Ma Douleur », chef de claque du théâtre commandait les applaudissements, en réglait habilement le volume.

Ce curieux homme avait le sens des interventions opportunes. Il soulignait l'entrée du chanteur, plus ou moins discrètement selon sa valeur, accompagnait sa sortie et sauvait souvent l'infortuné ténor dont le « couac » avait refroidi la salle. Il n'eut point son pareil en ce métier étrange et intermittent qui consistait à imposer au public le choix du directeur. Il faut se souvenir, en effet, qu'en cette époque de votes et de scrutins, les suffrages des abonnés et des spectateurs des galeries se mêlaient dans l'urne. Ah ! ces débuts de saison, quelle fièvre et quelles

discussions ils entretenaient dans le public !

Un vieil ami a bien voulu me les rappeler hier, en fin d'après-midi, dans l'allée basse de la place de la Liberté.

Pointilleux amateur de chant sa mémoire déborde de lamentos, de cavatines, de « grands airs » et de souvenirs lyriques. L'Opéra ! Sa vie y fut suspendue. Il connut tous les Toulonnais qui firent une carrière entre « cour et jardin ». Il parle des ténors, des barytons, des basses, comme d'autres parlent des classiques de la littérature. Les tessitures magiques firent son ravissement.

— Avez-vous entendu Ansaldo ? m'a-t-il brusquement demandé. C'était un fort ténor au timbre puissant et velouté. Ah, si vous l'aviez vu dans la « Juive » ! Et Aubert, quel bel homme c'était ! Quelle prestance sur les planches ! Une chaude voix de baryton à l'aigu ample et moelleux. « Hamlet » fut son triomphe. Il le chanta au Capitole de Toulouse et au Covent-Garden de Londres.

Il me souvient aussi d'une belle chanteuse légère, Cécile Metzger. Elle chantait Mignon le soir où brûla l'Opéra-Comique de Paris.

Payan, ouvrier du port, garçon au profil bourbonien, fit une carrière imprévue sur les scènes de théâtre. Celui-là avait une voix de basse, dont la souplesse et les inflexions mélodieuses charmaient l'oreille. Durant des années, il fut le chef d'emploi de l'Opéra-Comique de Paris.

Il y avait aussi, en ce moment-là, Cabanel, un grand baryton et un excellent comédien dans les rôles de composition. Il donna sa représentation d'adieu au Théâtre Royal de la Monnaie à Bruxelles.

Un autre baryton, Brocco, en chanta des générations. « Petite taille mais grand talent », disait-on. Rien n'était plus vrai. Il se retira à Alger, où il devint professeur de chant au Conservatoire.

Botta eut une fin moins fonctionnelle. Deuxième basse des grandes scènes de province, cet homme, haut et maigre, devint, on ne sait trop pourquoi, chauffeur de taxi.

Gérard, ténor rarement égalé dans le rôle de Léopold de « La Juive », où les contre-ré de la partition effraient beaucoup d'artistes n'eut cependant qu'une brève existence théâtrale. Il passa comme un météore, éblouissant, mais s'éteignit aussitôt !

Et Lanteri ? Cet ouvrier de l'Arsenal débuta comme choriste à l'Opéra de Toulon, « monta » à Paris et fut la deuxième basse de la troupe de l'Opéra-Comique. On l'acclamait à chaque représentation de « Guillaume-Tell », du « Chemineau » ou de « Thais ».

Un autre Toulonnais Marcel Roques, qui enleva le premier prix de chant au Conservatoire de Paris, trouva le succès dans

le rôle de Figaro. Il chanta à l'Opéra-Comique et sur les scènes de province. Il est aujourd'hui professeur de chant au Conservatoire de notre ville.

Edmond Issaurat, dont vous avez parlé dans vos chroniques aurait pu avoir un destin brillant, si la nature ne s'était montrée aussi ingrate. Ce n'est pas offenser sa mémoire de dire qu'il était laid et sans allure. Sa belle voix de baryton ne manquait pourtant ni d'étendue et de chaleur. Il chantait avec

par CHARLES LEVY

goût et passion les sentiments qu'il exprimait. En l'année 1910 il fut le héros d'un gala mémorable où se joua « La Favorite ».

Sans doute, avez-vous connu César Vezzani, ce Corse impétueux devenu Toulonnais d'adoption. Ce fort ténor au tempérament extraordinaire, au cœur d'or, mais à la tête chaude, avait reçu du ciel des dons exceptionnels. Il avait une confiance illimitée en son étoile. C'est plus qu'il n'en fallait pour devenir un grand chanteur et un comédien sensible.

Soirées triomphales, quand se baissait le rideau rouge à l'acte final de « Sigurd » et de « Carmen » ! Quel terrible Don José fut Vezzani ! Il terrorisa toutes les contraltos de son temps.

« Vous ne pouvez ignorer, ajouta cet insistant ami, Jean Giraudeau et Ernest Blanc, qui sont les gloires du chant de

cette époque.

La magnifique voix d'Ernest Blanc, luxueusement comblée par les fées du théâtre, peut tonner dans les immortels ouvrages de la tétralogie, et ceux bien sûr, réputés pour leurs pièges et leurs difficultés. Il interprète ses rôles avec une distinction rare, un maintien de prince, chantant au besoin en français, en italien ou en allemand.

Son nom est sur les affiches des théâtres les plus illustres, ceux qui consacrent les talents hors-série : le Metropolitan-Opéra de New-York, la Scala de Milan, où rôde la grande ombre de Wagner.

N'en est-il pas de même pour Jean Giraudeau, ténor immensément doué et musicien consommé ? Il appartient à la troupe sédentaire de l'Opéra de Paris, mais on le voit aussi dans les salles célèbres du San Carlo de Naples, du Bolchoï de Moscou, de l'Opéra d'Amsterdam, où il chanta « Fra Diavolo », partout où le « bel canto » retrouve ses fidèles dans des temples somptueux.

« Allez, allez, m'a dit ce vieil ami, avec un sourire narquois, l'opéra ne peut mourir. Pensez à cette merveilleuse représentation de « Carmen » à l'Opéra de Paris. Quand sur le plan supérieur, les voix, les décors, les costumes, les éclairages, la mise en scène s'accordent, la sensation artistique touche alors à sa plus haute expression. »

« Ai-je jamais dit le contraire ? » lui dis-je en matière de conclusion !

Mai 1960

Republique 25.9.60
Les Varois en Algérie



De gauche à droite : M. Mason Albert (La Seyne) dessinateur aux F. C. M., membre actif du Groupe artistique des F. C. M. ; Moliner Gérard (Toulon - Fort Rouge) électricien ; Fournier Pierre (Hyères) monteur électricien ; Aillaud Jules (La Farlède) dessinateur à l'Arsenal de Toulon ; Gabella Jean (Toulon Noél-Blache) chaudronnier aux F. C. M. membre actif de l'équipe de football de la Chaudronnerie.

Tous ces jeunes Varois du contingent sont actuellement en Algérie.

Septembre 1960

HIER... ET AUJOURD'HUI...



Plus d'un demi-siècle sépare ces deux photos du port de La Seyne...

Si les vieux Seynois se souviennent de l'ancien quai du port, avec ses rails de tramways et ses pavés, il n'en est pas de même de la nouvelle génération.

Il est vrai que le visage de notre port a bien changé... Seuls les palmiers au quai Hoche (au fond) sont restés fidèles au poste.

(Photos M.U., La Seyne)

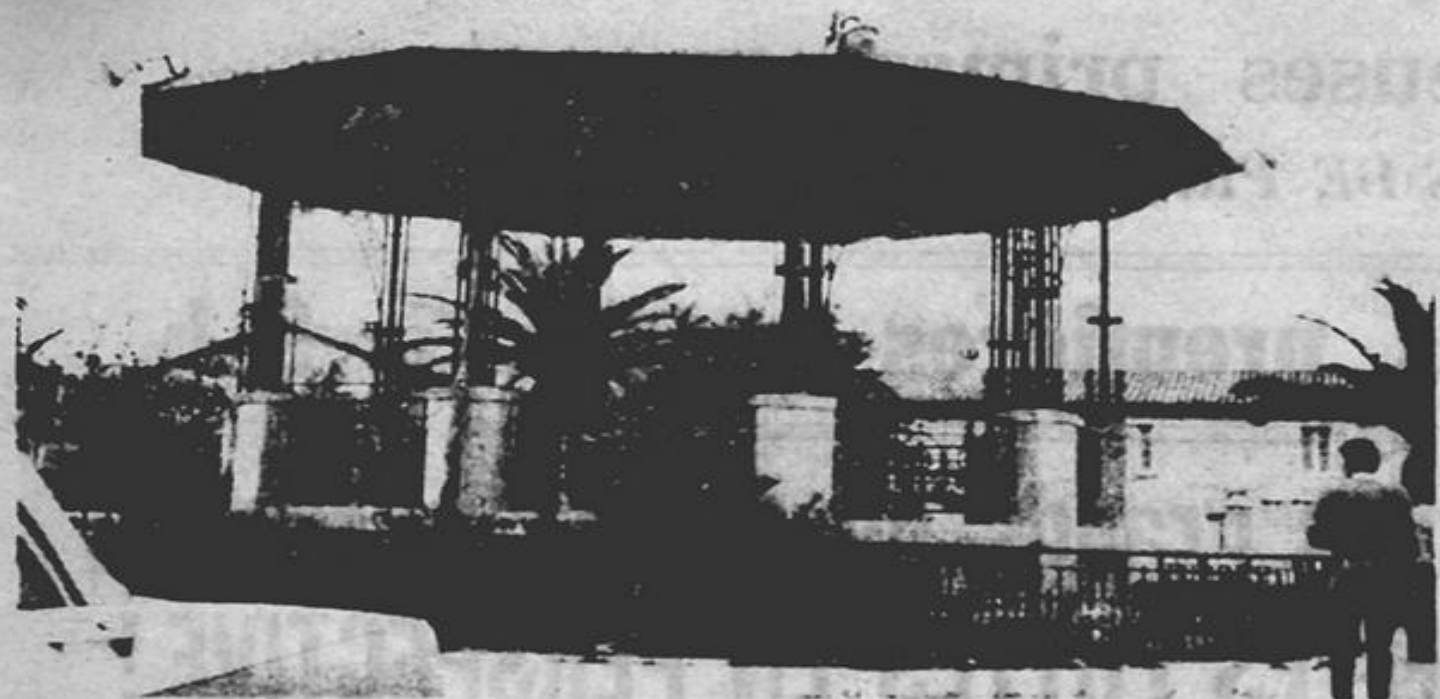
Février 1961

Provence

Samuel 4.2.61

LE VIEUX KIOSQUE A MUSIQUE N'EST PLUS

Petit Paris Samedi 4.6.66



La dernière photo du kiosque, prise peu avant sa destruction.

Pauvre kiosque ! Le pic du démolisseur s'est abattu sur lui en cette journée ensoleillée du mercredi 1er juin.

On savait qu'il était condamné et qu'il devait disparaître un de ces jours.

N'y a-t-il pas un projet de prolongement de la rue Pierre Renaudel ?

Mais ce n'est pas pour ce projet, (dont la réalisation est tributaire des terrains de la douane) que l'on a abattu le kiosque à musique.

Le vieux kiosque est la victime du flot envahissant des voitures. La place Ledru-Rollin sera transformée en parking.

Construit au début de ce siècle, le kiosque à musique a eu ses heures de gloire. La Seyne avait alors deux philharmoniques florissantes : « La Seynoise » et « L'Avenir ».

La place « Ledru Rollin » était, les soirs de concert, le rendez-vous de toute la jeunesse.

C'était ce que l'on a appelé « la belle époque » ou celle des « frou-frou » et des fiacres au bois brun, de la valse et canotiers.

Longtemps le kiosque à musique a été le centre attractif de la ville.

Puis les temps ont changés, ces dernières années est venu le temps des guitares électriques.

Seule « la Seynoise » maintient encore la tradition des philharmoniques.

Mais elle-même a abandonné le vieux kiosque qui, ces dernières années dressait son polygone désuet, inutile, du milieu de la place abandonné de tous, sauf les enfants.

Les enfants grimpaient sur ses colonnades autour desquelles s'enroulait un maigre feuillage.

de vieux seynois se sont recueillis, invoquant leur jeunesse.

Le vieux kiosque n'est plus il cède le pas du progrès, à la ville nouvelle.

S'il mérite une pensée émue pour les joies qu'il a procuré

pendant une époque maintenant révolue sa disparition n'éveille que quelques regrets sentimentaux car cette construction métallique et disgracieuse n'était plus un élément d'embellissement de la ville.

J. B.

La dernière photo du kiosque, prise peu avant sa destruction.

Pauvre kiosque ! Le pic du démolisseur s'est abattu sur lui en cette journée ensoleillée du mercredi 1er juin.

On savait qu'il était condamné et qu'il devait disparaître un de ces jours.

N'y a-t-il pas un projet de prolongement de la rue Pierre Renaudel ?

Mais ce n'est pas pour ce projet, (dont la réalisation est tributaire des terrains de la douane) que l'on a abattu le kiosque à musique.

Le vieux kiosque est la victime du flot envahissant des voitures. La place Ledru-Rollin sera transformée en parking.

Construit au début de ce siècle, le kiosque à musique a eu ses heures de gloire. La Seyne avait alors deux philharmoniques florissantes « La Seynoise » et « L'Avenir ».

La place Ledru-Rollin était, les soirs de concert, le rendez-vous de toute la jeunesse.

C'est ce qu'on a appelé « la belle époque » celle des « frou-frou » et des fiacres au bois brun, de la valse et canotiers.

Longtemps le kiosque à musique a été le centre attractif de la ville.

Puis les temps ont changés, ces dernières années est venu le temps des guitares électriques.

Seule « La Seynoise » maintient encore la tradition des philharmoniques.

Mais elle-même a abandonné le vieux kiosque qui, ces dernières années, dressait son polygone désuet, inutile, du milieu de la place, abandonné de tous sauf les enfants.

Les enfants grimpaient sur ses colonnades autour desquelles s'enroulait un maigre feuillage.

Il était là comme un grand-père sur les genoux duquel viennent jouer les enfants.

Maintenant, c'est fini. Autour de son chapiteau hexagonal écrasé sur le socle en ciment, de vieux seynois se sont recueillis, invoquant leur jeunesse.

Le vieux kiosque n'est plus. Il cède le pas du progrès à la ville nouvelle.

S'il mérite une pensée émue pour les joies qu'il a procuré pendant une époque maintenant révolue, sa disparition n'éveille que quelques regrets sentimentaux car cette construction métallique et disgracieuse n'était plus un élément d'embellissement de la ville.

J.B.

LE QUAI HOCHÉ IL Y A 60 ANS... ...ET AUJOURD'HUI

Petit Város - Lundi 1.1.67



979 — LA SEYNE — La Mairie et le Boulevard

A Bougainville

Plus de 60 ans séparent ces deux photos du quai Hoche, avec au fond, la mairie.

Les palmiers ont grandis depuis, et l'ancienne mairie détruite par les bombardements et les destructions auxquelles se livrèrent les Allemands avant de quitter la ville, est rempla-

cée par un bâtiment moderne à l'échelle de La Seyne 1967.

Le quai Hoche, et plus particulièrement son prolongement la rue Hoche, était la tête de ligne des « roulets » tirés par les chevaux et des voitures de place, ce qui justifie l'enseigne que porte encore le bar

tenu par le populaire « Lou-lou » : « Bar des arrêts », aujourd'hui les taxis ont remplacé les voitures de places, et, au premier plan, les voitures particulières stationnent en grand nombre cachant le quai, qui à « la belle époque » était le domaine des piétons.

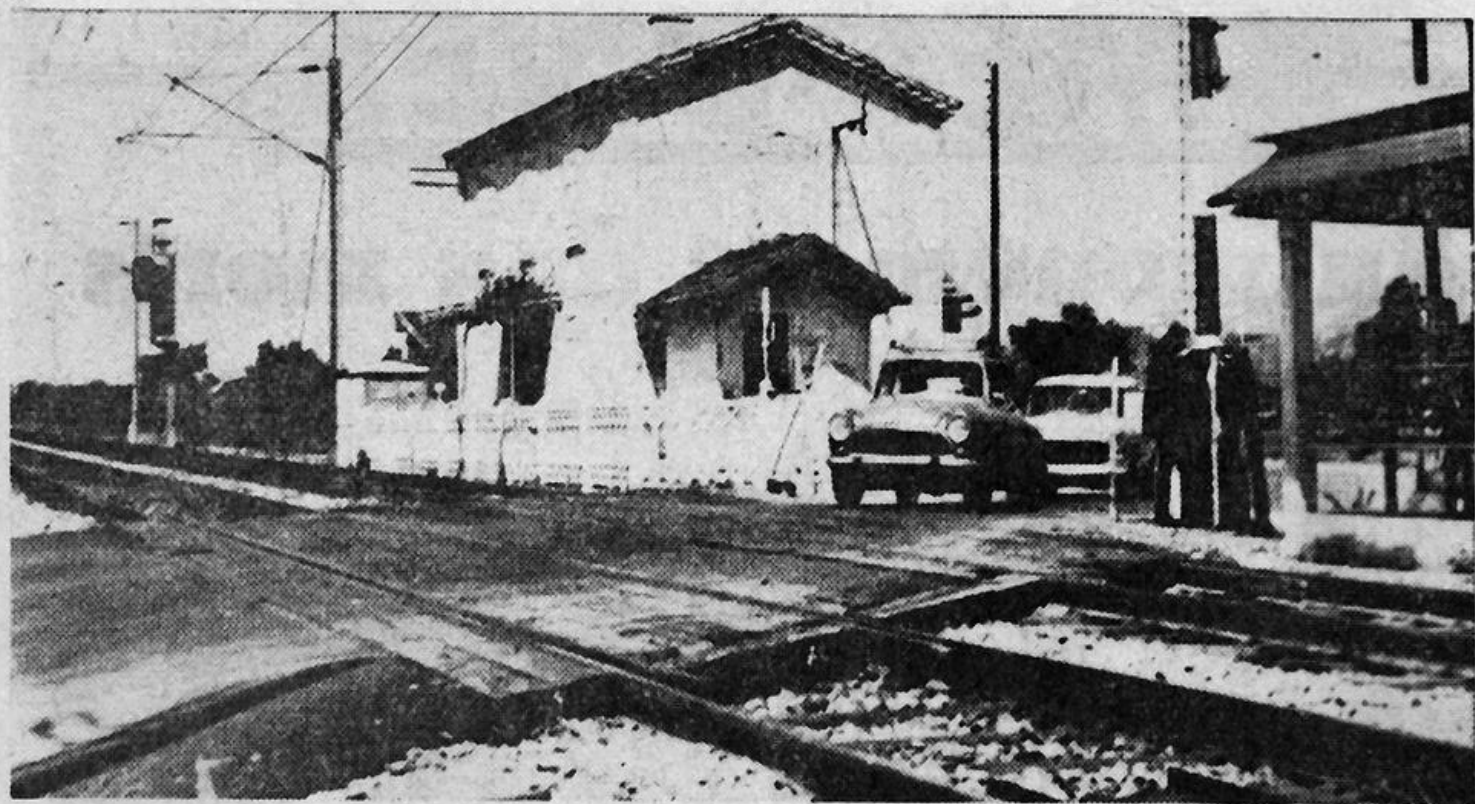


Plus de 60 ans séparent ces deux photos.

Janvier 1967

République - Dimanche 14.5.67

Le 5 juin, sera ouverte une enquête par M. Alex PEIRÉ sur le remplacement du passage à niveau d'Ollioules par un passage supérieur



C'est le 5 juin prochain que sera ouverte à la mairie de La Seyne une enquête sur le projet de la traversée de la ligne de chemin de fer de Paris à Vintimille par le chemin départemental numéro 26, allant de La Seyne à Ollioules.

Ce projet avait été présenté lors de la délibération du Conseil Général du Var le 5 janvier 1967 qui avait pris en considération l'avant-projet de l'opération autorisant l'ouverture des enquêtes conjointes d'utilité publique et parcellaire.

Cette enquête sera confiée à M. Alex Peiré, géomètre expert et les pièces de ce projet seront visibles en la mairie de notre ville du 5 au 22 juin, sauf les jours fériés, de 10 h. à 12 h. et de 15 h. à 17 h.

Ce projet prévoit non seulement le passage supérieur du chemin numéro 26 mais sa déviation entre les points kilométriques 0,800 et 1,545.

Ainsi ce projet entre maintenant dans le domaine des réalisations et les usagers de plus en plus nombreux du C.D. 26 ne pourront que s'en féliciter.

Sur notre photo on peut voir l'aspect actuel de ce passage à niveau.

Mai 1967

(Photo République - La Seyne.)

Quelques anecdotes pittoresques du temps où "LA TOUPINE" était l'attribut de notre cité

N° 1/2

Le Provençal : 21.5.67

EXTRAITS D'UNE CAUSERIE DE M. ALEX PEIRE, membre de l'Académie du Var

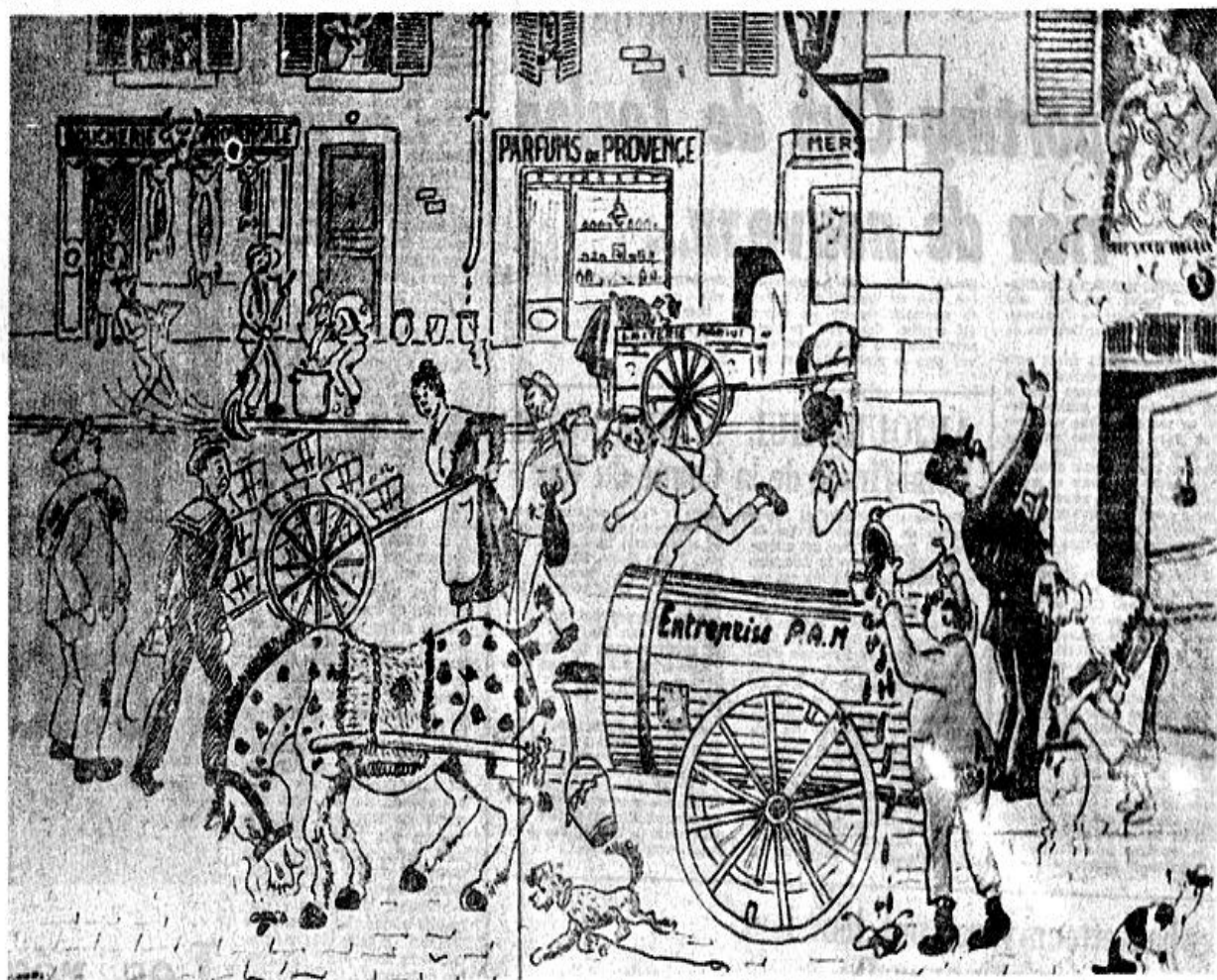
Le temps n'est pas tellement lointain où quelques rues de notre ville, dépourvues de l'assainissement, voyaient passer le malodorant « torpilleur ». La municipalité ouvrière en inscrivant dans son programme dès 1947, (année où elle fut élue pour la première fois) l'extension à toute la ville de l'assainissement tant de fois promis, a mis fin à une situation qui était la honte des Seynois et qui empêchait la ville de prendre son essor.

Il a fallu plusieurs années pour mener à bien cette tâche et même prendre dans les derniers temps quelques mesures draconiennes pour obliger certains propriétaires à brancher leur immeuble sur le réseau d'assainissement.

Notre ami Alex Peire, actuellement adjoint au maire, eut la charge, comme géomètre, de réaliser le tracé de l'émissaire commun, long tunnel de 6415 mètres destiné au passage de toutes les eaux usées de la région toulonnaise et qui allait permettre la réalisation complète de l'assainissement de La Seyne. La réalisation de cet émissaire a fait l'objet d'une importante causerie de M. Alex Peire devant l'Académie.

Nous avons extrait de cette causerie quelques amusantes anecdotes concernant l'époque où notre ville était appelée ironiquement « La Seyne les toupines ». Époque révolue qui a donné lieu à bien des scènes comiques et a inspiré les caricaturistes tel le Seynois « Charly » dont nous publions un dessin illustrant cette époque.

Les vieux Seynois en riront, quant aux nouveaux et aux jeunes, ils se demanderont peut-être si tout cela a bien réellement existé. Et pourtant...



Une scène de la rue, croquée il y a une trentaine d'années par le caricaturiste « Charly ».

Quelques anecdotes pittoresques du temps où "LA TOUPINE" était l'attribut de notre cité

EXTRAITS D'UNE CAUSERIE DE M. ALEX PEIRE
membre de l'Académie du Var

Anecdotes pittoresques

1895 c'est l'époque où Toulon, en plein développement est dans l'obligation de créer un réseau d'assainissement, car le ramassage des résidus humains se fait encore tous les matins, à l'aide de véhicules réservoirs appropriés, pour être ensuite transportés dans la campagne en vue de leur épandage dans des jardins maraîchers ou autres, ou encore pour être vidés à la mer... dans un coin quelconque de la baie de Brégailhon.

Cela nous incite à vous narrer quelques anecdotes d'un pittoresque un peu osé... Nous le faisons en toute quiétude, plantant notre décor dans notre ville natale : La Seyne.

Donc, il y a quelque 25 ans à peine, lorsque vous annonciez dans un lieu administratif quelconque de la côte méditerranéenne et même plus loin encore, être originaire de La Seyne, votre interlocuteur, policier, fonctionnaire ou autre personnage officiel, précisait avec un sourire ironique : « Ah oui ! La Seyne, les toupines, n'est-ce pas ? » Et vous baissiez la tête, honteux de constater qu'avec raison votre belle ville était placée sous un tel vocable... Car La Seyne était bien, hélas, la cité des toupines.

Toupins et toupines

Nous avons cherché vainement dans le Pichot Trésor, dictionnaire provençal français, du révérend père Xavier de Fourvières, l'origine du mot « Toupine »... Seul y figure le mot « Toupin », pot de terre... C'est donc le langage populaire qui a inventé le mot « Toupine » créant ainsi le féminin du toupin.

Si vous êtes provençal de vieille souche, vous avez toujours entendu ce mot et vous savez qu'une toupine est un récipient en terre cuite de 30 à 35 centimètres de haut, cylindrique, fortement ventru, posant sur une embase circulaire de 15 centimètres de diamètre et largement ouvert dans le haut. Cette ouverture également circulaire est bordée extérieurement par un bourrelet épais qui la consolide. Ce bourrelet lui donne un aspect bizarre et il est commun de

ne aux lèvres épaisses : « Elle a la bouche comme un rebord de toupine ».

Deux anses, également en terre cuite, collées de part et d'autre du récipient, permettent de le saisir et même d'y adapter une poignée métallique. L'ensemble est verni en vert ou en marron à l'extérieur, en blanc ou jaune à l'intérieur.

La fabrication du toupin et aussi de la toupine se perd dans le passé des civilisations romaine et même étrusques.

Mais si le toupin servait alors et sert encore de nos jours dans nos mas et nos campagnes pour tenir au chaud, au coin du feu, un restant de tisane, d'infusion ou de potage, la toupine a eu dès son origine une autre vocation, celle de contenir des olives. Vertes dans l'eau salée, avec des cendres de feu de bois, des feuilles de laurier-sauce et toutes les plantes aromatiques des garrigues et des sous-bois provençaux, ou olives noires piquées une à une avec une épingle, légèrement couvertes de sel fin se confisant dans leur propre jus avec toute la saveur de l'huile vierge suant par les mille trous d'épingle

Une nuit dans une auberge

Les toupines auraient continué jusqu'à nos jours leur belle vocation de confiserie si une nuit, dans une auberge de la Haute-Provence, au cours d'un violent orage, un besoin imprévu, pressant, mais combien naturel, n'eût torturé les intestins d'un certain voyageur de commerce... dit-on !

En effet, pris d'une violente colique, ne pouvant sortir dans la cour de l'auberge sous les trombes d'eau tombant du ciel, notre homme utilisa un récipient vide trouvé dans l'arrière-cuisine, pour y déposer ce que vous pensez.

Le ventre vide, mais la conscience tourmentée, il ne put retrouver le sommeil et, de grand matin, avant le lever de l'aubergiste, il mit l'argent de la location de la chambre sur le comptoir du bar et il reprit sa route.

Si le nom de ce voyageur

resta ignoré ou fut vite oublié l'utilisation nouvelle qu'il venait de donner aux toupines se répandit avec une rapidité incroyable.

Partout depuis ce jour, elles entrent dans la légende...

De grosseurs et de couleurs différentes, elles s'alignent le long des trottoirs le matin à l'aube, dans les rues, avenues et boulevards des villes, bourgs et villages démunis d'un réseau d'égouts... en attendant, immobiles, mais non inodores, le passage du « torpilleur », véhicule à traction hippomobile, aménagé pour le collectage des résidus humains. Ce collectage est toujours l'objet d'incidents ou de scènes grotesques et journalières.

C'est d'abord le spectacle de toutes ces braves ménagères encore mal éveillées, en peignoir ou en robe de chambre venant récupérer leur « toupine » et qui, sur le bord du trottoir, procèdent à son nettoyage avec un peu d'eau ou un petit balai rond et dur appelé « escoubette ».

C'est aussi la triste figure des passants qui, sagement rangés sur le trottoir reçoivent une douche « odorante et colorée » provenant du contenu du torpilleur projeté hors de son contenant lorsqu'une des roues du véhicule chute malencontreusement dans un trou de la chaussée mal pavée...

Une enquête de police peu banale

Toutefois, l'usage habituel et quotidien de la toupine a été un précieux auxiliaire pour la justice dans une affaire de meurtre. Cela remonte à une quarantaine d'années. Sur la plage d'une ville de la Côte d'Azur est venu s'échouer le cadavre d'un noyé jeté à la mer après avoir été tué par trois balles de revolver dans la poitrine. Le crime est certain, la police fouille poches et doublures du mort... Aucune pièce d'identité. Le corps est transporté à la morgue et le médecin légiste procède à l'autopsie.

Un des assistants du praticien est natif de La Seyne et s'il ne reconnaît pas la victime en examinant son visage, il s'écrie

en découvrant son verso :
« Docteur, regardez ce léger hématome, ce rond bien fait, que les rebords de la toupine ont imprimé sur ses fesses ! »

Cela ne trompe pas... le mort est un Seynois ! »

Deux jours après, le cadavre est identifié et quelques semaines plus tard les criminels, souteneurs notoires, sont arrêtés...

(Extrait de la causerie de M. Alex Peiré devant l'Académie du Var).

N°2/2

21.5.67

Mai 1967

Mai
1967

UNE SILHOUETTE DU PASSÉ ...

J. Varin
Mardi 23.5.67

LE POPULAIRE SÉNÉGAL

« Le Mai » avec la fête foraine de Janas et, ce prochain dimanche, la grande fête annuelle de la section de La Seyne du P. C. F., réveille bien des souvenirs aux anciens Seynois.

En voyant tourner le manège des chevaux de bois, la silhouette joviale du populaire « Sénégal » nous revient en mémoire. « Sénégal », de son vrai nom Julien Poggio, est mort il y a dix ans, à l'âge de 68 ans.

C'est une figure légendaire et le caricaturiste « Charly » n'a pas manqué de l'ajouter à sa collection de caricatures.

Son entrée dans la vie ne fut pas banale. Il disait : « Je suis

né dans la Méditerranée ». Et c'était vrai. Ses parents habitaient « Les Mouissèques », et, alors que sa mère attendait sa naissance elle tomba à l'eau dans le port des Mouissèques. Lorsqu'on la sortit, Julien Poggio était né.

Peut-être est-ce cette naissance curieuse qui devait l'orienter vers le commerce des coquillages. C'est en exerçant ce commerce que lui fut donné le surnom de « Sénégal ».

Toujours à l'affût de quelques originalités, un jour il eut l'idée d'agrémenter son éventaire de vente de moules du slogan : « Les moules du Sénégal,

si vous n'en voulez pas, ça m'est égal ». Pourquoi « moules du Sénégal » ? Lui seul le savait. Mais de ce jour, Julien Poggio fut appelé « Sénégal » par tous les Seynois, au point que son nom de famille fut oublié.

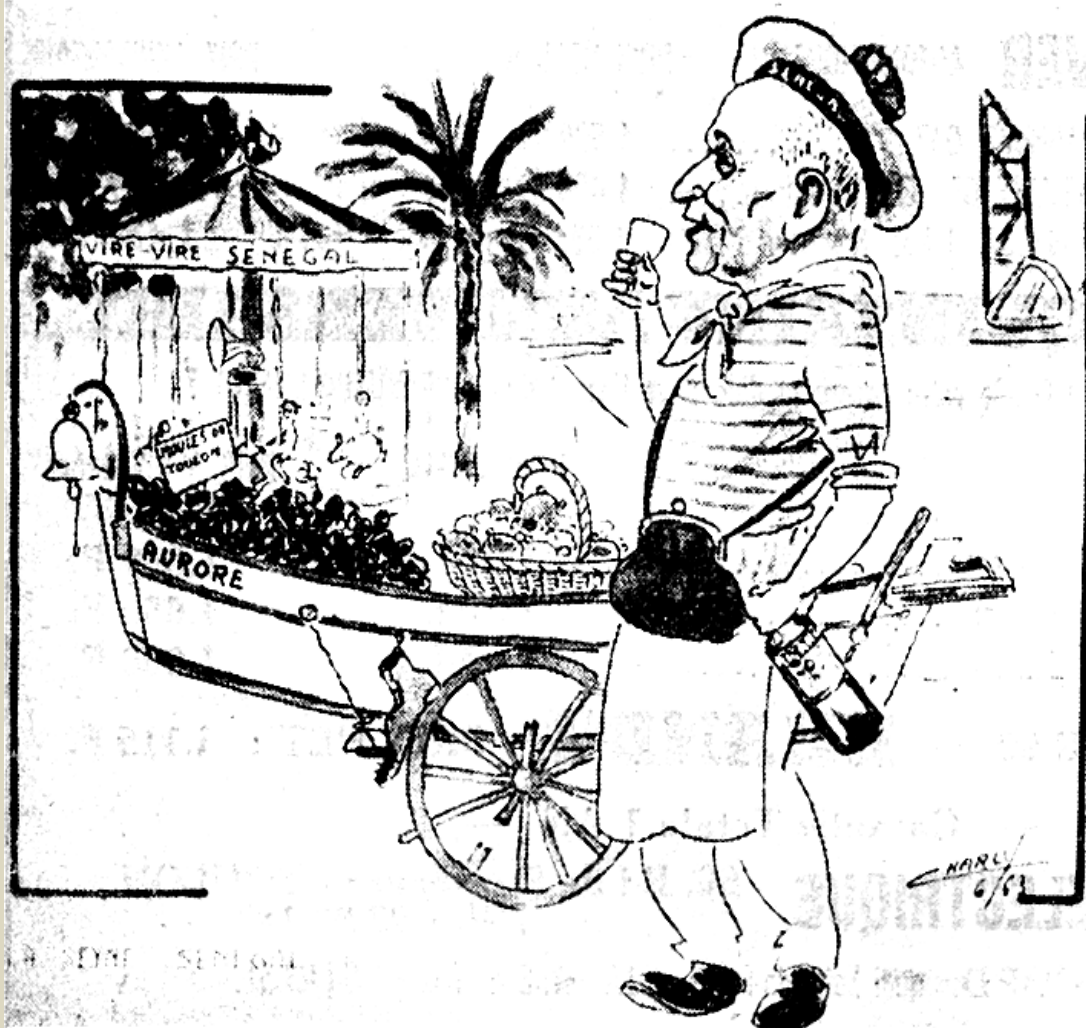
Selon la circonstance, il se coiffait d'un béret de marin, ou d'un chapeau melon et même pour la retraite aux flambeaux du 14 juillet ou des fêtes locales, d'un « gibus ».

Il défilait toujours en tête du cortège. Il fit un peu tous les petits métiers : cirque de bottes, lutteur dans les baraques foraines, marchand de frites, cacahuètes, etc...

Et puis un beau jour, il installa son manège de chevaux de bois « Le vire-vire Sénégal ». Le moteur c'était Sénégal. Il poussait pour le faire tourner.

« Sénégal » était l'ami des enfants et lorsqu'il en voyait un, regardant tourner son manège sans jamais monter, il lui disait : « Alors, pourquoi tu montes pas ». Et si l'enfant lui répondait : « Je n'ai pas de sous », Sénégal qui se souvenait de son enfance malheureuse, lui disait : « Allez monte, c'est gratuit pour toi ».

Voilà c'est tout ça Sénégal, un homme au cœur d'enfant qui aimait rire et faire rire et que tous les Seynois aimaient bien.



« Sénégal » dessiné par le caricaturiste Charly.

EXCURSIONS AVEC LES LOISIRS ET SPORTS

Lundi 25 mai. — Promenade d'après-midi à Saint-Tropez. Départ à 13 heures 30.

Dimanche 28 mai. — Excursion aux gorges du Verdon et Moustiers Sainte-Marie. Départ à 6 heures.

Dimanche 4 juin. — Vintimille - Corso et bataille de fleurs. Départ à 5 h. 30.

Du 10 au 12 juin. — 3 jours Tignes Tunnel du Mont Blanc, Chamonix. Départ à 5 heures.

Les 17 et 18 juin. — Week-end en Italie, visite au Piémont et Mondovì, retour par la Riviera des Fleurs.

Du 13 au 16 juillet. — Genève - Lac Léman, Annecy, Aix-les-Bains.

Notre grand voyage du mois d'août. — La Bavière et la Tchécoslovaquie, du 29 juillet au 12 août.

Inscriptions au siège du Comité rue Nicolas Chapuis ou auprès de bureaux de la Société Etoile.

SILHOUETTE SEYNOISE

GEORGETTE LA LAITIÈRE

Petit Varois - Jeudi 8.5.67

Tous les Seynois connaissent Georgette Baroni la laitière.

Il y a 4 ou 5 ans, elle parcourait encore la ville avec son attelage, faisant retentir les « coin coin » d'une antique trompe pour avertir sa clientèle de son arrivée.

Avec son beret basque enfoncé jusqu'aux oreilles, la silhouette de Georgette fait partie du décor seynois.

Mais aujourd'hui elle s'est modernisée, elle s'est séparée de son cheval, auquel elle a préféré les 2 CV d'une petite Citroën avec laquelle elle accomplit sa tournée habituelle.

Elle aurait bien voulu conduire elle-même, mais elle trouve la 2 CV plus rétive que le cheval, alors elle a confié le volant à un chauffeur. Quant à elle, pour les petits déplacements, elle reste fidèle à la bicyclette malgré son âge.

Tout le monde l'appelle familièrement Georgette et beaucoup ne la connaissent d'ailleurs que par son petit nom.

Elle ne se fâche pas de cette familiarité. Georgette a bon cœur et il lui arrive, lorsqu'une famille est dans le besoin, d'oublier de faire payer le lait.

Georgette ce n'est pas la laitière au pot au lait de la fable, c'est « la laitière au bon cœur ».



Juin 1967

CHRISTIANE MARÉCHAL A ÉCRIT LA BELLE HISTOIRE DES BATEAUX A VAPEUR LA SEYNE-TOULON



Le port de La Seyne à l'époque des bateaux à vapeur.

(Reproduction « République » - La Seyne)

CETTE fois c'est la vieille et belle histoire des premiers bateaux du service La Seyne - Toulon que nous devons au talent de Christiane Maréchal.

La voici :

Quand le mistral souffle sur la Provence, on dit que les poissons de la bouillabaisse dansent la farandole, tant il est vrai que jamais pêcheurs n'iront les chercher !

Ces mauvaises pensées ne viendraient pas dans des têtes méridionales ! Nous autres de Provence, on sait bien va ! Le mistral, quand il vous fait des vagues comme des montagnes, les poissons eux-mêmes ont le mal de mer !

Le mistral, il faut le connaître. Il sent le romarin et la farigou-

lette, il emporte avec lui l'écho de notre accent ; et puis, au pays de la galéjade, il faut bien qu'il exagère, parce qu'il ne peut pas souffler comme n'importe quel autre vent !

La bouillabaisse, c'est une chose sérieuse, on doit la penser avant de la faire, et il vaut mieux attendre le moment favorable où rascasses, rouquiers et congres se donneront rendez-vous dans votre faouque, ou alors vous risquez d'avoir sur votre table des poissons du Nord qui n'ont jamais entendu parler de bouillabaisse, et qui feront un mourre de six pans en voyant du safran !

Il ne faut donc en aucun cas mettre en cause le courage du pêcheur méridional.

LES PREMIERES TRAVERSEES

Les Seynois, par exemple, l'histoire le montre, n'ont jamais reculé devant les éléments !

Tenez, en 1840, le moyen de locomotion le plus facile existant entre La Seyne et Toulon, se trouvait être le bateau, et vent ou pas vent, chaque jour des hommes de bonne volonté ramenaient pendant des heures pour emmener les ouvriers de La Seyne à l'arsenal de Toulon.

Oh ! les embarcations n'étaient pas bien grandes ; en se serrant un peu on pouvait y mettre 20 personnes, et comme il n'y avait pas assez de place pour se déplacer, tout le monde se faisait mince pour ne pas trop gêner son voisin.

Souvent les ouvriers ramenaient à tour de rôle, et la traversée leur paraissait moins longue ; il y en avait bien quelques-uns qui semblaient souffrir du mal de mer, mais l'histoire ne dit pas si la crainte des rames n'égalait pas celle des vagues.

Et puis un jour de l'année 1845, M. Taylor, un brave homme amoureux de notre cité, décida de construire des bateaux en fer. Il venait d'acheter le chantier qui devait devenir dix ans plus tard : la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée.

Ce fut une grande réussite. Et comme de son côté l'arsenal de Toulon prenait de l'importance, les barques ne suffisaient plus pour faire la traversée.

LE BATEAU A VAPEUR

C'est alors qu'une société se forma : celle du premier bateau à vapeur.

On discuta de ce projet pendant des heures ; les réunions étaient aussi bruyantes qu'à la Chambre des Députés, à la seule différence que là, tout le monde était d'accord. Les actionnaires furent nombreux et l'on put commander le bateau.

On choisit M. Jean Guerry ; cet homme, quand il faisait un navire, rien qu'en le regardant on était déjà en voyage. Il aimait tant la mer qu'il mettait un peu de lui-même dans ses bateaux. Ils étaient si beaux les navires de M. Guerry, qu'en les voyant vo-

Il fut donc choisi pour donner à La Seyne son bateau à vapeur ; Jean Guerry travailla un an, finissant tout jusqu'au moindre détail, ornant même la proue d'une tête noire ; à cause de cela, les Seynois appelèrent leur bateau « Mourre Negro » au lieu de son nom véritable : « La Seyne », et lorsqu'un beau jour le « Mourre Negro » fut mis à l'eau tout le monde battit des mains, fiers d'être Seynois.

LES RAMES TRAHIES

Tout le monde sauf ceux qui avaient assuré la traversée les années précédentes et qui se retrouvaient avec des embarcations dont personne ne voulait. Ils avaient beau agiter leurs rames à bout de bras en criant à qui voulait les entendre le prix modeste de leur parcours. Peine perdue ! On courait vers le « Mourre Negro ». Alors les bateliers, la tête gonflée de mauvaises pensées, plantèrent là leurs rames et parcoururent la ville en tenant des propos dictés par la rancune :

« La vapeur, on peut pas la doser avec une burette ; si on lui en donne trop, au bateau, avec toute cette pression, il lui vient l'envie de se prendre pour une montgolfière, mais il a le cul trop lourd ! Et cette vapeur qu'il se garde, un jour ça fera une explosion ! Alors les passagers du « Mourre Negro », quand ils arriveront au Paradis, ils seront en petits morceaux, et le pauvre Saint Pierre ne saura même plus où leur attacher l'aurole ! Le bateau de M. Guerry, té ! c'est l'antichambre du cimetière ! »

Mais les Seynois amoureux du progrès riaient bien fort de ces propos. Et le premier bateau à vapeur de La Seyne fut une brillante carrière. Puis fut construit le « Fascho d'Or », plus confortable encore que le « Mourre Negro ». Il y eut aussi...

...Mais qu'importe leurs noms. En vous promenant sur le port de La Seyne, si vous regardez vers Toulon, il se peut que vous voyiez sur l'eau une légère brume ; alors, comme rien n'est plus beau qu'une légende, je vous dirai que le « Mourre Negro » et les autres ne nous ont pas quit-

République : 21.8.67

Petit Vézère - Mardi 26.12.67
LA SEYNE IL Y A 60 ANS...
...ET AUJOURD'HUI



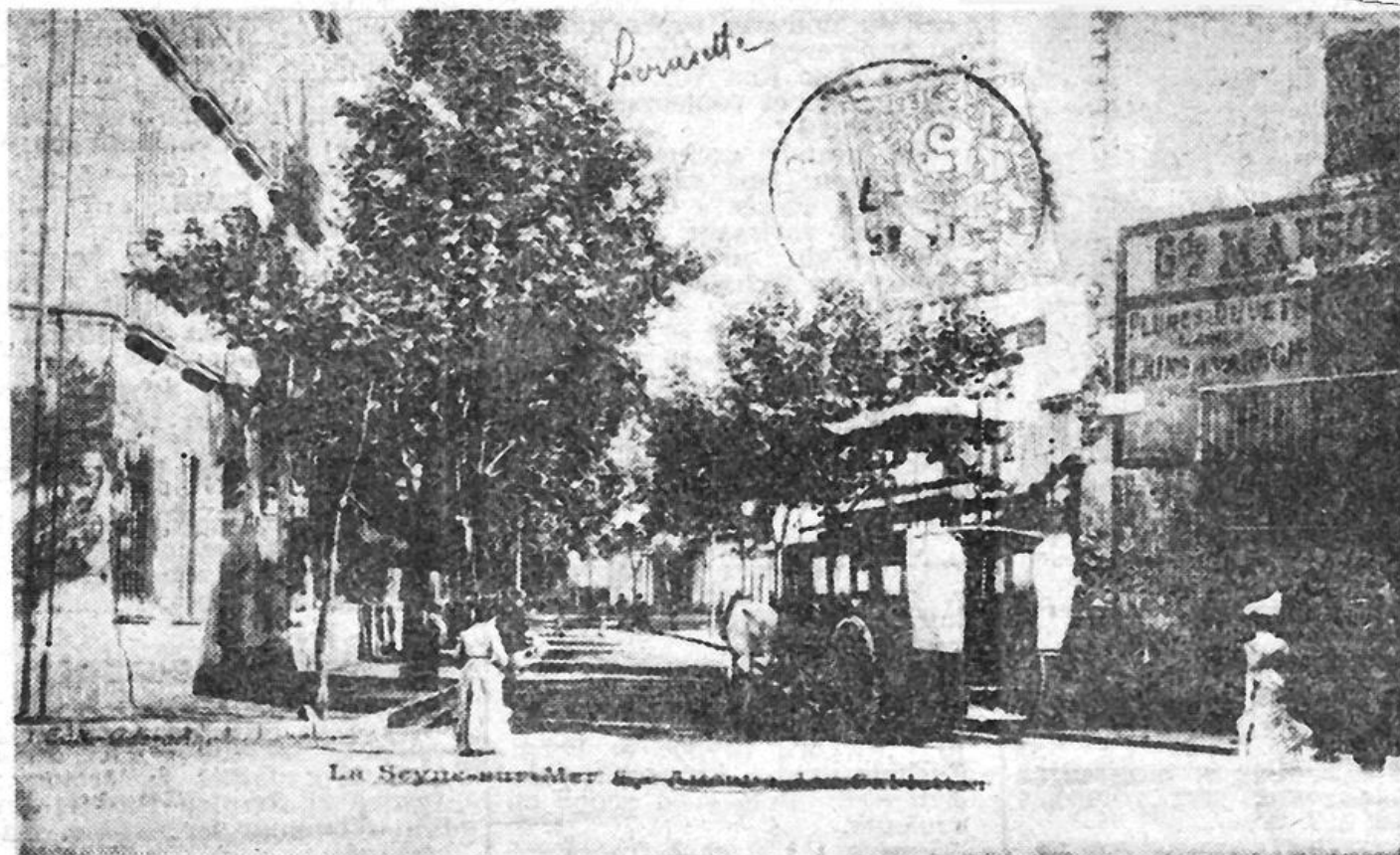
Décembre
1967

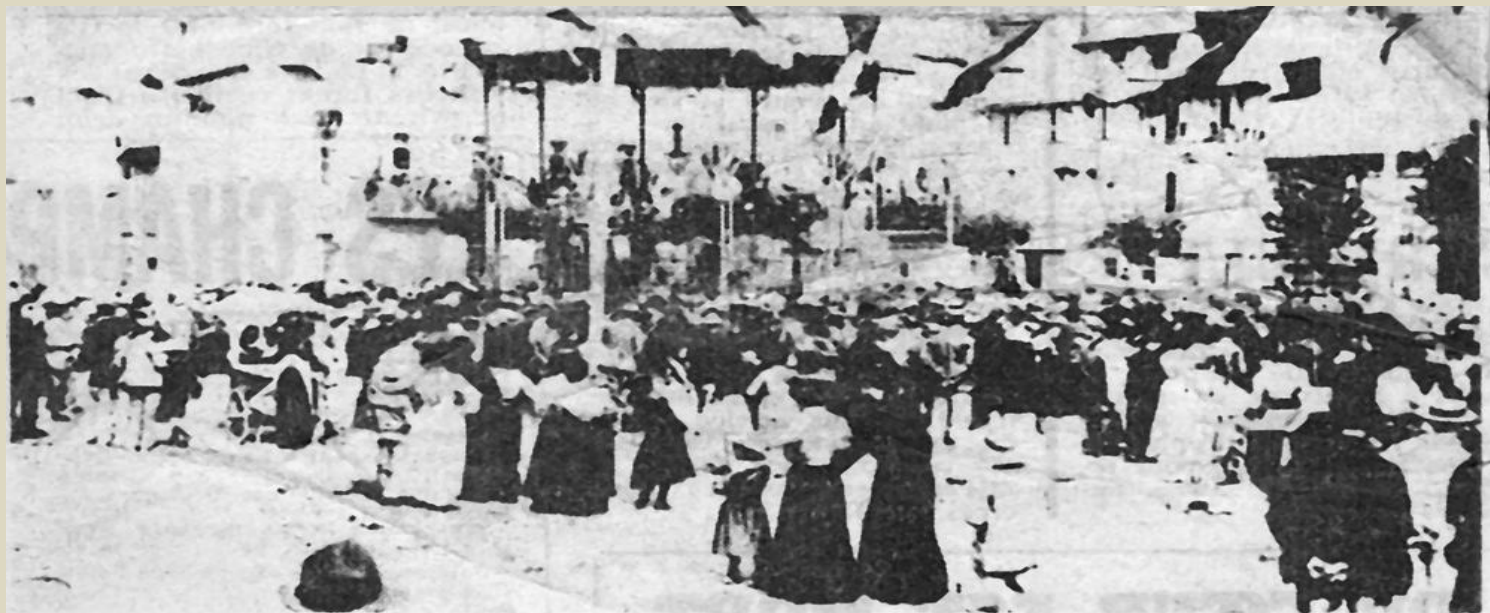
1907, c'était encore l'époque du « roulet » à impériale, tiré par des chevaux, comme le montre notre photo du haut prise au début de l'avenue Garibaldi.

Les Seynoises élégantes de ce temps-là portaient la robe longue et le chapeau à plume

comme celle qui, sur la droite, se hâte vers le « roulet ».

Aujourd'hui, l'autobus remplace le « roulet » et la grande maison de « plumes, duvets, cuirs et varech » abrite maintenant derrière sa façade rénovée des commerces modernes et une agence.





La place, il y a 65 ans.



La place, aujourd'hui.

Voici, prises d'un même angle, deux photos de la place Ledru-Rollin.

L'aspect de cette place a considérablement changé à la suite des travaux effectués en juin 1966, au cours desquels fut démolie le kiosque à musique.

La photo ancienne a été prise lors de l'inauguration du kiosque à musique en 1903. C'était sous la municipalité Julien Belfort. Le chef qui dirigea la musique « La Seynoise » lors du concert donné à l'occasion de cette inauguration était M. Marius Silvy.

L'immeuble que l'on aperçoit au fond légèrement sur la droite, a disparu pendant la guerre 1939 - 45, détruit au cours d'un bombardement.

L'immeuble du Cercle des Travailleurs, en partie caché par le kiosque à musique, est demeuré intact.

Un autre immeuble, en bordure de cette place, non visible sur nos photos, a un passé historique. C'est celui qui abrite actuellement le Centre départemental médico-social.

Vers la fin du XIX^{me} siècle, cet immeuble était le siège du « Cercle des Montagnards », club politique avancé à l'époque de la Révolution de 1789.

De son balcon, furent prononcés des discours enflammés, nous apprend l'historien M. Louis Baudoin.

LA PLACE LEDRU-ROLLIN il y a 65 ans et aujourd'hui

Petit Varois - Jeudi 11.1.68

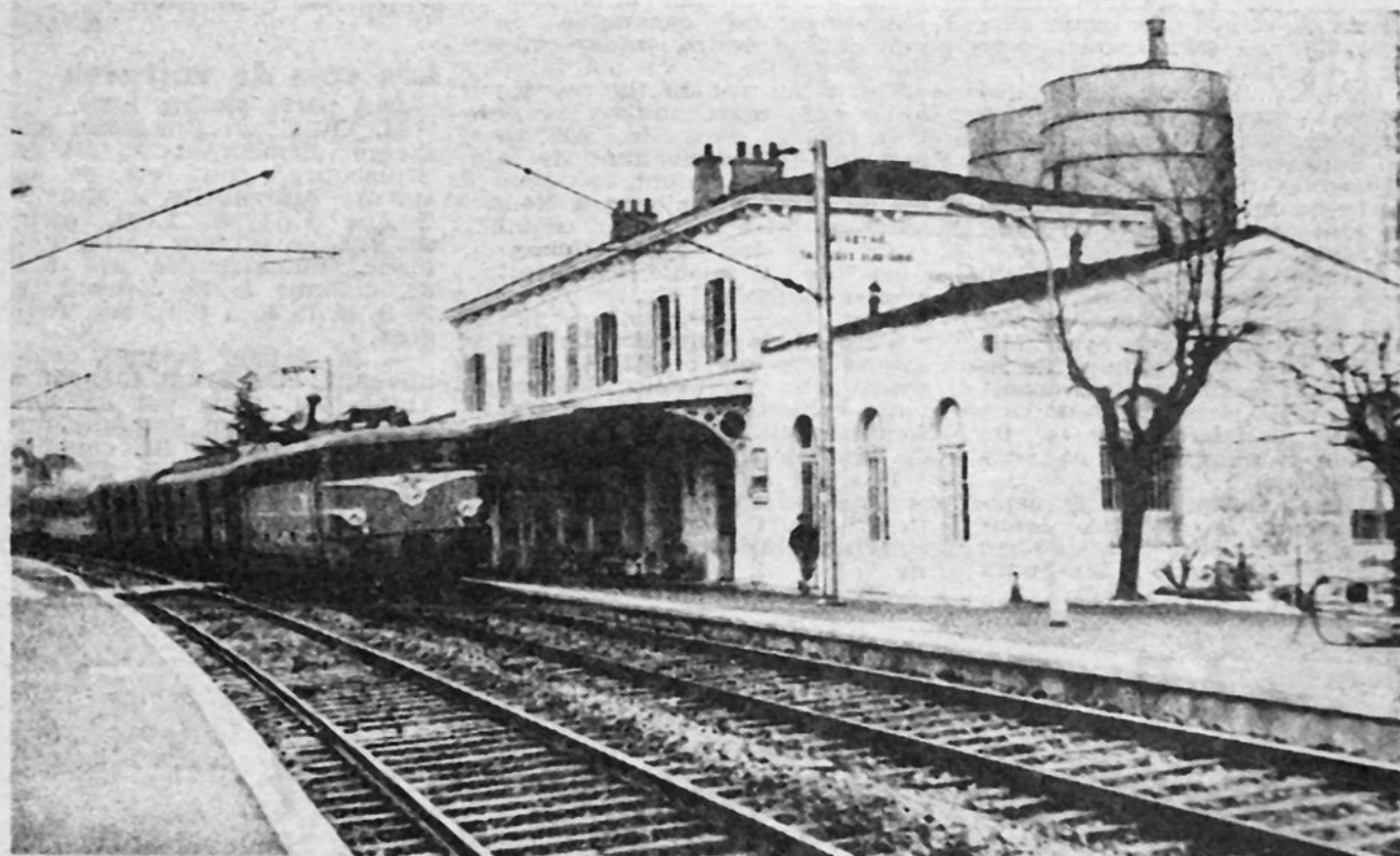
Janvier 1968

LA GARE DE LA SEYNE il y a 60 ans et aujourd'hui

Février 1968

Petit Varois

Tend. 1.2.68



Peu de choses ont changé dans l'aspect général de la gare de voyageurs de notre ville, si ce n'est l'adjonction d'un bâtiment annexé, prolongeant celui qui existait voilà 60 ans, et aussi une moins grande affluence de voyageurs.

Peu de trains de voyageurs s'arrêtent de nos jours en gare de La Seyne.

Les changements c'est sur la voie qu'ils se remarquent surtout.

A la vieille loco qui était à la

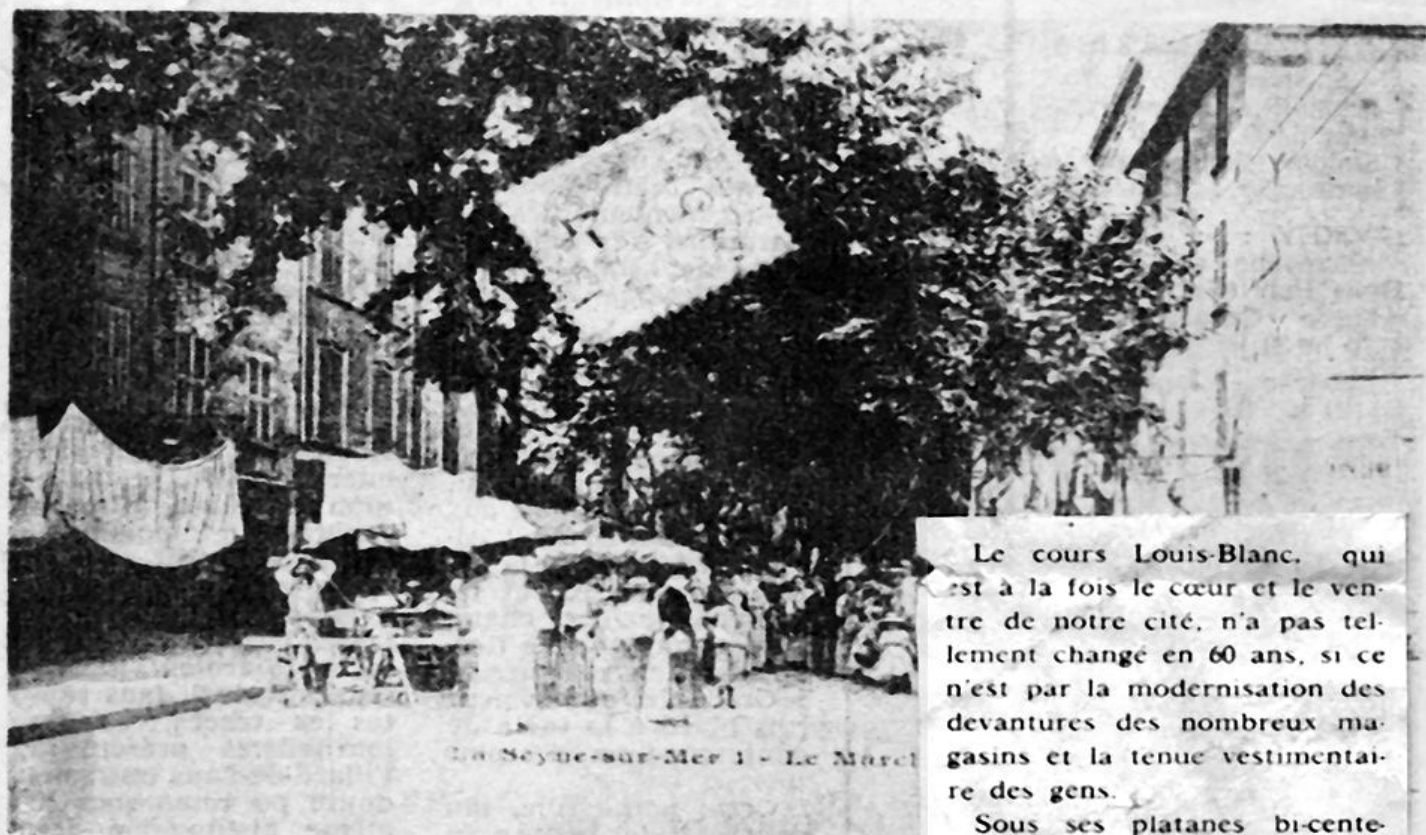
pointe du progrès en 1900 et qui roulait à droite, a succédé la loco électrique roulant à gauche. Voici sur nos photos l'ancêtre et le quai très animé il y a 60 ans, et la loco moderne de 1968 passant devant un quai désert.



LE COURS LOUIS-BLANC

IL Y A 60 ANS ET AUJOURD'HUI

Petit Varois - Jeudi 15.2.68



La Seyne-sur-Mer 1 - Le Marché

Février 1968

Le cours Louis-Blanc, qui est à la fois le cœur et le ventre de notre cité, n'a pas tellement changé en 60 ans, si ce n'est par la modernisation des devantures des nombreux magasins et la tenue vestimentaire des gens.

Sous ses platanes bi-centenaires, plusieurs générations de commerçants se sont succédé.

Le marché fut installé officiellement vers 1773. Il a gardé le pittoresque des marchés de Provence chantés par Gilbert Bécaud.



Aujourd'hui, notre ville fête le 310^e anniversaire de son érection en commune

République - lundi 22. 4. 68



Avril 1968



L'érection de La Seyne en commune date aujourd'hui de 310 ans. C'est en effet le 22 avril 1638 que notre commune cessait de faire partie de Six-Fours et commençait à voler de ses propres ailes. Depuis, que de chemin accompli, et ce chemin se mesurera encore mieux à la lueur des renseignements que va nous fournir le dernier recensement.

SUR NOS PHOTOS on peut voir le port d'hier et le port d'aujourd'hui. Comment sera celui de demain ?
(Photo et reproduction République.)

LE REFLET DU JOUR

Avril 1968 *Le Reflet du Jour* - Mardi 23.4.68

LE TAMARIS D'AUTREFOIS

UNE partie de ma vie s'est passée à Tamaris au temp où un casino s'y trouvait au bord de la mer.

La plus heureuse, car ce fut celle de la jeunesse. Pendant des années je fis quotidiennement la traversée de la rade qui, du pont ensoleillé d'un ferry-boat, renouvelait l'enchantement. Ce panorama lumineux des montagnes encerclant la ville, vu du large, est d'une majesté impressionnante.

Que de fois l'ai-je admiré, rêveusement bercé par le ronronnement continu de la machine!

Sitôt la passe franchie, l'on passait devant les navires de l'escadre, cuirassés et croiseurs amarés aux coffres d'où s'envolaient apeurés les goélands qui s'y étaient posés.

Le vapeur s'ouvrait un sillage d'écume sur l'étendue bleue. L'on frôlait le fort de Balaguier dont les talus disparaissaient sous les plantes grasses pendantes et l'on accostait au Manteau où le yacht de Michel Pacha était ancré face à sa villa, dont deux lions dorés flanquaient la grille d'entrée qui s'ouvre sur une allée de palmiers.

Posé comme la mouette sur le flot, ce yacht blanc sans équipage, au mouillage définitif, fut longtemps l'ornement maritime d'une baie romantique, bordée de pins, d'eucalyptus, de cèdres et de mimosas qui, le soir venu, allongent leurs ombres sur des eaux plates.

Employé de jeux au casino de Tamaris qui, proche, mettait sa blancheur de crème fouettée dans la verdure, le paysage m'était familier.

Les pinèdes du Lazaret et de Saint-Mandrier, les lignes droites des jetées, la mer scintillante, les déchirures de la côte composaient cet horizon qu'aima George Sand.

Hôtes assidus des salles de boule et de baccara les Marseillais recherchaient ce lieu ravissant, abrité du mistral, qui, à la poésie de la nature, ajoutait l'émotion des cartes.

Ils venaient en fin de semaine passer deux jours au « Grand Hôtel », au fond d'un parc silencieux, aux allées ratissées, sous l'ombre des grands arbres.

Les soirs d'été, sur la terrasse illuminée où jouait l'orchestre Benedetti, on avait l'impression d'être dans une station mondaine, loin de Toulon.

La brise du large rafraîchissait les clients qui dinaient par petites tables sous les ampoules électriques et les parasols multicolores.

Ramenées remuantes du vivier, les langoustes étaient avec les dorades et les lousps les spécialités du restaurant.

Les dimanches d'août les ferrys-boats bondés déversaient sur le ponton la cohue des Toulonnais, avides de jeux et de danses.

Ces jours-là, six tableaux de « boule » suffisaient à peine tant l'assistance était dense. Plusieurs rangées de joueurs entouraient les tapis verts.

Aux jetons d'ivoire et de nacre jetés sur les numéros se mêlaient des pièces d'or et d'argent, napoléons et louis, et de lourds écus!

Enlevées dès l'annonce du numéro gagnant, les mises perdantes se convertissaient en rouleaux, posés contre les caisses des croupiers qu'une barrière ronde séparait de la foule.

Certains payaient d'une main lestée, qui en averses luisantes tombaient avant que ne retentisse le fatidique « rien ne va plus »!

La balle légère bondissait dans la cuvette vernie, y tournait quelques secondes sous les regards attentifs et les cous tendus.

La « boule » et ses balles de caoutchouc venaient de remplacer les « petits chevaux » souvent déréglés dans leurs courses par un mécanisme dont les ressorts se détendaient, incidents techniques préjudiciables aux intérêts de l'établissement, le joueur observateur ne jouant plus les chevaux détraqués!

La sécurité était désormais revenue grâce aux lois imprévisibles du hasard, qui se manifestent capricieusement en cercles décroissants autour d'un cylindre chromé!

« Faites vos jeux. Les jeux sont faits? Rien ne va plus! L'as, numéro 1.

Le canot automobile du casino qui ramenait peu avant l'aube les pontes décaqués du baccara portait ce nom évocateur.

Parfois, nous revenions à la pointe du jour, à l'heure où les pêcheurs retirent leurs filets d'une eau encore grise!

Vers les sept heures, le « bouleur » ganté de blanc, annonçait les « trois derniers tours » de la journée.

C'était le moment où le dernier bateau à vapeur s'en revenant des Sablettes sifflait longuement le départ.

Appel déchirant pour les joueurs obstinés à qui manquait le temps de « se refaire »!

D'aucuns préféraient s'en aller à pied à La Seyne y prendre le tramway, plutôt que de renoncer.

Un soir, un joueur particulièrement veinard, n'ayant pu convertir en billets les « thunes » qui alourdisaient ses poches, se précipita vers le ponton, sauta à l'instant où le ferry-boat s'en éloignait et tomba à la mer.

A l'aide d'une gaffe un matelot le repêcha, non sans mal. « Pour une fois que je gagne, un peu plus je me noie », s'exclama-t-il après cette immersion forcée, près de la chaufferie où il se séchait.

Charles LEVY.

DESSINATEUR AUX C.N.I.M., CHANTEUR DE GRAND TALENT

Albert MASONI

A TRIOMPHÉ AU CONSERVATOIRE DE MARSEILLE

Ces jours derniers, nous avons le plaisir de saluer à son arrivée à La Seyne le grand artiste Robert Andréozzi auquel l'opéra a ouvert toutes grandes ses portes. Andréozzi — nous l'avons dit — est un fils du peuple. Il avait fait ses débuts dans la vie aux chantiers de La Seyne. Son talent l'en sortit pour le conduire aux plus hautes destinées.

Et voici qu'aujourd'hui la grande entreprise navale seynoise — qui ne lance décidément pas que des navires — nous donne un nouveau chanteur de très grand talent. Il s'agit d'Albert Masoni, dessinateur aux C.N.I.M., étoile neuve et titulaire d'un record qui ne sera pas facilement battu : Albert Masoni, en effet, a obtenu en deux années les trois premiers prix du conservatoire de Marseille. Jamais encore un tel exploit n'a été réalisé. En d'autres termes Masoni est la dernière réussite des chantiers.

A la fin d'une saison de travail bien remplie, Albert Masoni s'est

rendu à Marseille pour participer au concours d'art lyrique qui a eu lieu — à huis clos — à l'Opéra.

Résultat : le Seynois a triomphé. Une fois encore il s'est imposé et personne n'a pu lui disputer les places d'honneur. A l'unanimité le jury cependant difficile lui a donné le premier prix du concours chant supérieur 1968 et le premier prix du concours art lyrique perfectionnement 1968. Le baryton avait chanté à la perfection « Richard cœur de lion » et « Si j'étais roi », cependant que « Bonsoir voisin », de Ferdinand Poise lui valait d'autres couronnes non moins brillantes.

Ramenant ces lauriers à La Seyne, Albert Masoni peut légitimement en être fier et, avec lui, ses professeurs, Mme Baldarelli-Levzieux et Mme Janin pour le solfège, et le maître Pierre Mercadel, du conservatoire de Marseille.

Après ses succès, le jeune Seynois est rentré « dans le rang ». Il



Albert MASONI.

a repris sa place aux chantiers. Le soir, tout son quartier l'attend. Masoni s'enferme bien chez lui pour « répéter » mais sa voix, d'une ampleur exceptionnelle, réveille les échos et charme tout un monde.

En fait de projets, le chanteur pense toujours à reconstituer le groupe artistique des chantiers qui connut jadis son heure de gloire et dont on déplore, maintenant, le malheureux effacement.

C'est là une excellente intention qui mérite tous les encouragements. En attendant sa réalisation nous ne saurions terminer sans exprimer à Albert Masoni nos plus cordiales félicitations.

REPUBLIQUE : Juillet 1968

Juillet 1968

Albert MASONI, baryton, 1^{er} prix du Conservatoire de Marseille

Marié, père d'une petite fille, une future chanteuse peut-être, travaillant aux chantiers et premier prix du Conservatoire de Marseille, c'est Albert MASONI, chanteur baryton seynois.

Notre concitoyen, qui exerce la profession de dessinateur aux C.N.E.M., a, en l'espace de deux années, obtenu plusieurs premiers prix.

Ainsi, l'année dernière, Albert MASONI devait, dans le rôle de Brissac, des « Mousquetaires au couvent », obtenir le premier prix du concours d'Art lyrique.

—o—

Le chanteur baryton devait faire ses premiers pas chez Mme Baldarelli-Leyzieux, qui lui enseigna le chant, puis, dans le même temps, ses études préparatoires se poursuivirent chez Mme Janin pour le solfège.

Quittant ses professeurs toulonnais, Albert MASONI fut admis sur concours dans la classe de Me Pierre Mercadel, c'était en 1966.

Depuis cette époque, le chemin

fut rapide, difficile aussi, et, à l'issue se trouvaient trois premiers prix.



M. Albert MASONI
(Ph. Chabert).

Outre sa récompense faisant suite à son rôle dans les « Mousquetaires au couvent », Albert MASONI devait donc recevoir deux autres prix cette année.

Tout d'abord, il obtint au concours d'Art lyrique 1968, dans « Bonsoir, voisin », opéra-comique de Gerdinant Poise, un premier prix « Art lyrique perfectionnement ».

Ce jeune baryton ne devait pas s'arrêter en si bon chemin, car le même jury réuni dans l'Opéra de Marseille, devait lui attribuer un autre premier prix, celui du concours de chant supérieur pour son interprétation dans « Richard Cœur de Lion », et qui fut celui de « Si j'étais roi ».

—o—

A présent, MASONI, premier prix du Conservatoire de Marseille, a repris son travail de dessinateur aux chantiers de notre cité, avec, pourtant, en tête, quelques projets dont notamment un qui peut avoir pour l'avenir artistique de la ville une grande importance pour les chantiers aussi.

Le jeune baryton pense, en effet, qu'il serait bon de reconstituer le Groupe Artistique des Chantiers. Excellente idée dont il faudra reparler.

J.-P. G.

LE MERIDIONAL : 7.7.68

REPUBLIQUE : 14 juillet 1968

Dessinateur aux C.N.I.M., 1er prix d'Art lyrique 67 au Conservatoire de Marseille

M. Albert MASONI envisage la mise sur pied d'un nouveau GROUPE ARTISTIQUE

C'EST toujours avec un grand plaisir que lors de la publication des palmarès de fin d'année, l'on retrouve aux places d'honneur des noms connus.

C'est ainsi que nous avons relevé dans les résultats du concours 67 d'Art lyrique du Conservatoire de notre concitoyen M. Albert Masoni, baryton, qui a cumulé le 1er prix d'Art lyrique avec le Prix Bienvenu-Donadey pour son interpré-

tation du rôle de « De Brisac » des « Mousquetaires au Couvent ».

Ce brillant succès est le fruit d'un labeur opiniâtre joint à des dispositions naturelles exceptionnelles.

Ancien élève de Mme Baldairelli-Leyzieux pour le chant et de Mme Janin pour le solfège, M. Masoni a acquis avec ces excellents professeurs des bases très solides qu'il devait d'ailleurs continuer à cultiver en

suivant des cours de perfectionnement à Marseille.

En octobre 66, sur concours, il est admis dans la classe supérieure d'Art Lyrique du Conservatoire de Marseille dirigée par le Maître Pierre Mercadel.

En mai 67, un jury l'autorise à présenter son premier concours public qui se déroula en juin 67 à l'Opéra de Marseille. C'est à la suite de ce concours que M. Masoni se voyait attribuer le 1er prix d'Art Lyrique et le Prix Bienvenu-Donadey.

DES PROJETS

Devant ces brillants résultats nous avons demandé à M. Masoni quels étaient les projets qu'il formait pour l'avenir.

Pour l'immédiat, celui-ci compte continuer à travailler le chant, mais un projet lui tient à cœur et il a bien voulu nous le confier.

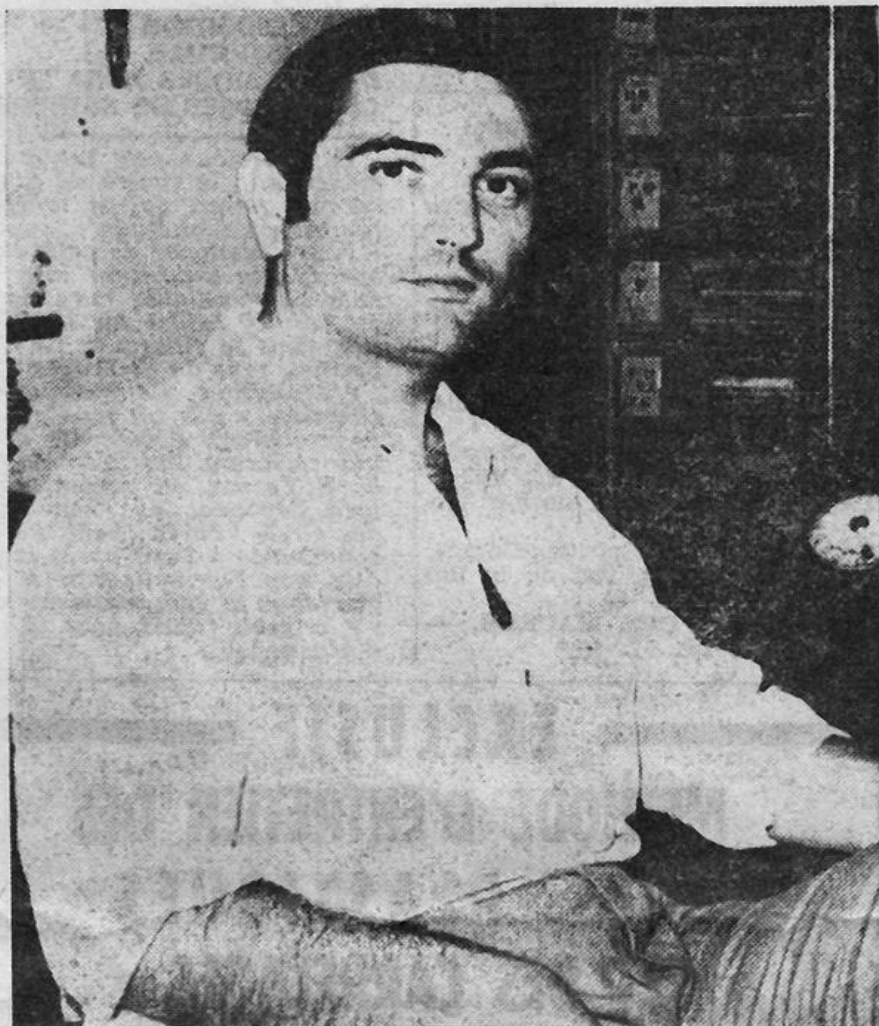
On se souvient qu'il existait aux FCM un groupe artistique dont la réputation était grande et qui avait même participé à Marseille à la Coupe de France des Variétés. Or ce groupe a pratiquement disparu et M. Masoni qui est un de ses anciens membres souhaiterait lui redonner son essor d'antan et, pourquoi pas, faire encore mieux. Il sait toutes les difficultés que cela représente mais il possède la foi qui soulève les montagnes et nous sommes certains qu'il réussira.

D'ailleurs la réussite de son projet est à souhaiter à double titre :

Tout d'abord ce groupe serait une œuvre culturelle destinée au personnel des C.N.I.M. et ensuite, comme par le passé, elle permettrait d'accorder une aide matérielle non négligeable aux malades et aux vieux travailleurs des chantiers.

Ce qui fut possible doit l'être encore et nous espérons que M. Masoni réussira dans cette entreprise avec l'aide de toutes les bonnes volontés qui ne doivent pas manquer en notre ville.

A. G.



M. Albert MASONI.

(Photo République - La Seyne)

Republique - Samedi 26.10.68
AU COURS DE SON VOYAGE EN TURQUIE

Le général de Gaulle retrouvera les traces du Varois Michel Pacha, constructeur de phares de l'Empire Ottoman

En visite officielle, le général de Gaulle est arrivé hier en Turquie. Au cours de son voyage le président de la République retrouvera les traces d'un ingénieur de génie dont le nom est inscrit dans l'histoire de La Seyne. Il s'agit de Michel Pacha constructeur des phares de la Porte.

A cette occasion il nous a paru intéressant de rappeler tant soit peu la fabuleuse aventure de ce Provençal qui alla chercher en Orient les honneurs des héros de légende et une extraordinaire fortune qui fit de lui à son retour « au pays » un prodigieux nabab. Or donc, le 16 juillet 1819 naquit à Sanary Blaise Jean Marius Michel Comte de Pierredon, prince par droit de descendance souveraine.

Sa famille était l'une des plus anciennes et des plus considérables de la République de Venise. Elle provenait en ligne masculine directe de la maison Anice qui donna à Rome les empereurs Balista et Olybrius, à l'Eglise de nombreux saints.

Le jeune Marius Michel fit très tôt honneur aux siens. A l'âge où, aujourd'hui, les enfants vont à l'école, il s'engagea sur un navire commandé par son père et sous une autorité qui ne l'épargnait pas, fit le dur apprentissage des gens de mer de l'époque.

PREMIERE ACTION D'ECLAT

A 19 ans, il accomplit sa première action d'éclat, son premier fait d'armes. Il était déjà officier et participait à la conquête de l'Algérie.

Le 12 mai 1839 il fut volontaire pour réaliser seul la plus périlleuse mais aussi la plus glorieuse des missions. Il allait se glisser dans la ville de Djidjelli, tenue par les Maures et hisser le drapeau français au plus haut mât de la mosquée.

Marius Michel Comte de Pierredon réussit sa folle expédition.

Grâce à lui les couleurs de France flottèrent sur la ville. Et la garnison stupéfaite par ce tour de force croyant la ville investie se rendit tout entière.

Cet exploit eut un retentissement énorme. Il valut à son auteur une promotion exceptionnelle.

Le marin n'en resta pas à cette conquête son courage indomptable, son esprit de décision lui permirent

de mener à bien d'autres entreprises retentissantes. Il se vit alors confier un bateau. Il réalisa son rêve. Il commanda. Son navire était l'« Eurolas ».

UN NAUFRAGE

En janvier 1864, le bâtiment croisait devant les côtes de l'Empire Ottoman, lorsqu'il s'échoua dans le brouillard à quelques kilomètres d'Alexandrie. Marius Michel dut alors, bon gré mal gré séjourner en Turquie.

A partir de ce moment allait commencer son incroyable fortune. Il réussit à entrer en relation avec le très puissant Sultan Abdul Hamid qui apprécia vite ses qualités.

Sur les ordres du souverain, le marin naufragé étudia les côtes turques alors dangereuses en raison de l'absence de feux réguliers. Le Comte de Pierredon conseilla ensuite à celui qui était devenu son illustre ami de construire des phares afin d'éviter les catastrophes maritimes.

Il traça lui-même les plans d'une très vaste et très complète organisation. En d'autres termes l'ingénieur français proposa au maître de la Porte le projet des phares qui existent toujours à l'heure actuelle et qui, n'en doutons pas, retiendront l'attention du général de Gaulle.

Séduit par cette immense entreprise le Sultan Abdul Hamid chargea son ingénieur d'aller à Paris solliciter en son tour l'aide de l'empereur Napoléon III.

EMISSAIRE DE LA PORTE

Le Comte Michel de Pierredon, marin, ingénieur, émissaire de la Porte s'embarqua pour la France. Il prit place à bord du navire qui ramenait de Crimée l'état-major du général de Montebello.

Pendant trois nuits le Comité de

Pierredon tint lui-même la roue du bâtiment en raison de l'insécurité provoquée par l'abondance des récifs. Le général de Montebello apprit l'affaire. Il en demanda les raisons au Comte et ayant appris son odyssée en Turquie envisagea la possibilité d'installer des « feux »



Michel Pacha
(Photo Marius Putti)

sur les rochers les plus dangereux. Il eut alors la surprise d'entendre cette réponse

— Mais c'est fait. Je porte justement les plans à Paris.

Ce fut d'ailleurs le général Montebello qui présenta ces plans à l'empereur Napoléon n'hésita pas. Il ordonna à son ambassadeur à Constantinople le Marquis de Moustiers de faire concéder au commandant Comte de Pierredon la concession des phares de l'Empire Ottoman. Le Sultan y consentit. Michel retourna en Turquie. La construction des phares commença peu après son arrivée.

L'opération fut une réussite. Grâce aux ouvrages les rivages turcs furent protégés par une zone lumineuse dont les éclats demeurèrent intacts au moment où le Président de la République porte le salut de la France à la Turquie républicaine héritière de l'Empire d'Abdul Hamid.

UNE IMMENSE FORTUNE

Le succès ne resta pas sans récompense. Le Comte Michel de Pierredon, réalisateur des phares de l'Empire Ottoman eut droit aux distinctions suprêmes.

Il reçut les insignes de Grand Croix du Medjeh, de Grand Croix de l'Osmanyé, auxquels allait s'ajouter la rosette de la Légion d'honneur. Le titre de Pacha qu'il conserva jusqu'à son dernier souffle lui fut donné.

Au surplus le génial constructeur amassa une immense fortune et lorsqu'il retourna à La Seyne il acheta Tamaris dont il voulut faire le paradis de la France.

Au moment où le général de Gaulle est l'hôte d'honneur de la Turquie moderne il nous a paru bon de rappeler qu'un homme de chez nous a apporté le progrès sur le rivage jadis mortel de l'Orient.

P. CARLAVAN

Octobre 1968

Republique - Mercredi 27.8.69

La disparition de la douane va permettre de nombreuses réalisations

La place des Esplageolles a été gagnée sur la mer. Elle a permis, voici un siècle, à Napoléon III de construire une caserne des douanes. Mais, cette caserne finit par gêner le développement de la ville.

Aujourd'hui, la vieille caserne, est abattue. Elle ne sera regrettée par per-

sonne. Sa disparition donnera tout d'abord la possibilité d'améliorer la voirie. L'avenue Pierre-Renaudel se verra du coup embellie et renforcée. Cette avenue prolongée gagnera en importance et passera entre le transformateur et le terrain occupé par la douane.

Tandis que les travaux seront effectués les services des douanes resteront ins-

tallés dans les locaux de l'ancienne bibliothèque en bordure des jardins de la ville.

Mais, il s'agit-là d'une situation provisoire. Une autre « douane » doit, en effet, être rebâtie plus à l'Est que la première sur un terrain où elle ne risquera plus de stopper le développement seynois.

Août 1969



De la douane il ne restait hier plus que des ruines.

(Photo M. Putti)